

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

*n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

VOL. 6. QUEBEC, 8 JUIN, 1844, No. 24.

## Mélanges Littéraires.

### LE VOYAGE COMIQUE DE JOHN GILPIN (1).

John Gilpin était un citoyen de crédit et de renom, et de plus capitaine dans la milice bourgeoise de la fameuse ville de Londres.

L'épouse de John Gilpin dit à son cher époux :— Nous sommes mariés depuis vingt longues années, et nous n'avons pas eu encore un seul jour de fête.

C'est demain l'anniversaire de notre mariage; nous irons tous ensemble de l'auberge de la Cloche, à Edmonton, dans une voiture à deux chevaux.

Ma sœur, l'enfant de ma sœur, moi et nos trois enfants, nous remplirons toute la voiture; vous nous suivrez à cheval.

Gilpin répondit aussitôt :— De tout le sexe féminin je n'admire qu'une seule femme, et c'est vous, ma très chère : c'est pourquoi il sera fait suivant votre volonté.

Je suis un brave marchand drapier, comme tout le monde le sait, et mon bon ami le calendrier me prêtera son cheval.

— C'est fort bien dit, répliqua madame Gilpin, et comme le bon vin est chose chère à l'auberge, nous y porterons du nôtre qui est clair et d'une belle couleur.

John Gilpin embrassa sa tendre femme, transporté de voir qu'au moment même où elle s'abandonnait à l'attrait du plaisir, elle songeait encore à l'économie.

Le matin vint, la voiture aussi; mais madame Gilpin ne la laissa pas conduire devant sa porte, de crainte de passer pour fière dans son voisinage.

La voiture s'arrêta donc à trois portes plus loin; la famille alla la rejoindre; six personnes, six précieuses âmes y montèrent, et grands et petits, s'y entassèrent joyeusement.

Le fouet claqua, les roues tournèrent; jamais on ne vit gens plus heureux; les

(1) Ce petit poème, qui jouit depuis long-temps d'une grande popularité en Angleterre, est du poète Cooper.

pavés résonnaient bruyamment comme si tout Cheapside (1) eût perdu la tête.

John Gilpin s'approcha de son cheval, saisit la bride flottante, mit le pied dans l'étrier, et monta, impatient de partir ; mais tout aussitôt il redescendit.

Car à peine eut-il enfourché la selle, prêt à commencer son voyage, que, tournant la tête, il aperçut trois pratiques devant sa boutique.

Vite il mit pied à terre ; car quoi qu'il eût regret de perdre du temps, une perte d'argent lui eût été encore un plus grand crève-cœur.

Une heure s'écoula avant que les pratiques eussent trouvé ce qui leur convenait ; lorsqu'elles eurent fini, Betty descendit l'escalier quatre à quatre en criant : On a oublié le vin !

—Bon dieu ! dit Gilpin, apporte-le-moi, apporte aussi mon ceinturon de cuir et ma fidèle épée, l'épée que je porte quand je vais à l'exercice.

Or madame Gilpin (cette chère âme prévoyante) avait préparé deux bonnes bouteilles de grès fort convenables pour transporter saine et fraîche la précieuse liqueur qu'elle aimait.

Chaque bouteille avait une anse dans laquelle John Gilpin passa son ceinturon, et il pendit une bouteille de chaque côté de sa personne par respect pour les lois de l'équilibre.

Puis, afin d'être équipé de la tête aux pieds, il jeta bravement par dessus le tout son grand manteau rouge, bien brossé et resplendissant.

Une seconde fois il monta sur son généreux coursier, qui avança d'abord lentement sur les pavés, d'un pas grave et prudent.

Mais bientôt, sentant sous ses pieds ferrés un chemin plus facile, l'animal commença à trotter en hennissant, et Gilpin sauta sur sa selle.

—Là, là, tout doux cria Gilpin ; mais Gilpin cria en vain : le trot se changea bientôt en galop, en dépit de la bride et du bridon.

Lors, se penchant en avant, comme on est bien forcé de faire quand on ne peut pas se tenir droit, John Gilpin saisit à deux mains la crinière, et s'y cramponna de toutes ses forces.

Le cheval de John Gilpin, qui ne s'était jamais senti monté de pareille sorte, comprenait de moins en moins ce qu'il avait sur le dos.

Et Gilpin, bien malgré lui, galopait si furieusement, que son chapeau et sa perruque ne purent le suivre. Il n'imaginait guère, en sortant de chez lui, qu'il ferait en public une si sottise figure.

Le vent soufflait ; le manteau rouge flottait et se jouait dans l'air comme un brillant étendard ; mais à la fin agrafes et boutons cédèrent, et le noble manteau roula sur la poussière.

Alors tous les passants purent voir distinctement les deux bouteilles de grès pendues au ceinturon de Gilpin, et s'agitant comme deux battants de cloches à ses côtés.

Les chiens aboyaient, les enfants hurlaient, les fenêtres s'ouvraient, et les gens criaient Bravo ! de toute la force de leurs poumons.

Gilpin galoppait toujours . . . Gilpin en personne ! Le bruit de sa course se répandit aux alentours, et chacun l'expliqua à sa guise.—C'est une affaire de conséquence, disaient les uns.—C'est un pari, disaient les autres, un pari de mille livres sterling !

Et du plus loin qu'on l'apercevait, c'était merveille de voir avec quel empressement les préposés aux péages ouvraient leurs barrières toutes grandes.

Et voici que, comme il penchait de plus en plus sa tête inondée de sueur sur le

(1) Rue très commerçante, près de Saint-Paul.

cou du cheval, les deux bouteilles de grès se heurtèrent derrière lui et tout-à-coup se brisèrent.

Le vin ruisselait sur la route, triste spectacle ! et les flancs du cheval, baignés de la liqueur précieuse, exhalaient dans les airs une odorante vapeur.

Mais le ceinturon de cuir donnait encore à Gilpin un certain air d'importance ; et l'on se montrait avec surprise les deux goulots de bouteille pendillant à ses côtés.

Ce fut dans cet étrange équipage qu'il traversa le joyeux Islington, et que bientôt il se trouva au milieu des marais du gracieux Edmonton.

Et sur son passage, il faisait jaillir l'eau et la boue de tous côtés, comme un balai qui tournoie ou comme un oie qui prend ses ébats.

A Edmonton, son aimable femme l'attendait impatiemment sur le balcon de l'auberge ; elle regardait au loin, et elle fut bien émerveillée quand elle vit son tendre époux galoper si fort.

— Arrête, arrête, John Gilpin ! c'est ici l'auberge. — Arrêtez ! cria toute la bande ; le dîner est servi, et nous avons faim. — Et moi donc, murmura Gilpin.

Mais son cheval n'était pas le moins du monde disposé à s'arrêter. Pourquoi cela ? Je vais vous le dire. Parce que son maître le calendreur avait une maison de campagne à dix milles plus loin, au joli haméau de Ware.

Semblable à la flèche rapide décochée par un archer robuste, le cheval poursuivit sa course.

Et Gilpin haletant, Gilpin maudissant son sort, fendit les airs jusqu'à ce que le cheval, arrivé devant la porte du calendreur, s'arrêta tout-à-coup.

Le calendreur, étonné de voir son voisin dans un si singulier costume, ôta sa pipe de sa bouche, accourut à la porte du jardin, et lui tint ce discours :

— Quelles nouvelles, quelles nouvelles apportez-vous ? Parlez, parlez, au nom du ciel ! Pourquoi êtes-vous venu sans perruque, ou plutôt pourquoi êtes-vous venu ?

Or Gilpin était d'un caractère jovial, et il aimait à l'occasion la bonne plaisanterie. C'est pourquoi il répondit au calendreur de cette agréable manière :

— Je suis venu, mon cher voisin, parce votre cheval a voulu venir, et j'espère bien que ma perruque et mon chapeau ne tarderont pas à arriver, car ils sont en route.

Le calendreur, charmé de voir son ami en si belle humeur, rentra au logis sans lui répondre.

Et il reparut bientôt avec une perruque à longues boucles flottantes, et avec un chapeau qui, pour être tout-à-fait usé, n'en était pas moins un chapeau ; l'un et l'autre, du reste, fort bien dans leur genre.

Il les agita en l'air, et voulant à son tour montrer la gentillesse de son esprit, il dit :

— Votre tête est deux fois moins grosse que la mienne ; elle entrera parfaitement dans ma perruque et dans mon chapeau.

Mais souffrez d'abord que j'essuie la poussière et la boue qui couvrent votre visage. Reposez-vous un moment, et mangez un morceau ; vous devez avoir faim.

John répondit : — C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon mariage. Que dirait le monde si ma femme dinait à Edmonton tandis que je dinerais à Ware ?

Puis il se tourna vers son coursier, et se hissant sur son dos lui adressa ces paroles : — J'ai hâte d'aller dîner. C'est pour ton plaisir que je suis venu ici ; retourne à Edmonton pour le mien.

Ah ! funestes paroles ! l'orfèvrerie qui coûta cher à son auteur ! A peine avait-il parlé, qu'un âne qui paissait dans un pré voisin fit retentir les échos de

sa voix sonore.

A ce son éclatant, le cheval, comme s'il eût entendu mugir un lion, hennit, bondit, et reprit son galop infernal, tout comme devant.

Et Gilpin fut de nouveau emporté, et le chapeau et la perruque s'envolèrent encore plus vite que la première fois. Pourquoi ? parce que le calendreur avait la tête trop grosse.

Or, lorsque mistress Gilpin vit son mari revenir, courant toujours la poste, et allant au diable, elle sortit de sa poche une demi-couronne.

Et elle dit au jeune postillon qui l'avait conduite à la cloche : — Voici pour toi, si tu m'amènes ici mon mari sain et sauf.

Le jeune postillon sauta sur son cheval, et se trouva en quelques secondes en face de John qui arrivait ventre à terre. D'une main hardie il voulut saisir la bride.

Mais, malgré toute son adresse et tout son désir, il ne saisit rien, et ne réussit qu'à effrayer davantage le cheval effrayé et à le faire courir plus vite.

Gilpin continua donc son galop, et le cheval du postillon galopa à sa suite, libre et heureux de n'avoir plus à traîner deux roues derrière lui.

Six cavaliers qui étaient sur la route, voyant Gilpin fuir si vite et le postillon le poursuivre de si près, se mirent à le huer et à s'écrier :

— Au voleur ! au voleur ! Arrêtez le voleur de grand chemin ! C'était à qui crierait le plus fort. Et tous ceux qui passaient à pied ou à cheval se joignent à eux et poursuivirent John Gilpin.

Et les barrières s'ouvrirent de nouveau devant John Gilpin, les employés étant de plus en plus convaincus qu'il s'agissait d'une course.

Et c'était bien une course en effet, une course où Gilpin fut vainqueur ; car il arriva le premier à la ville, et il ne s'arrêta qu'à l'endroit même d'où il était parti.

Et chantons maintenant Vive le roi ! et vive Gilpin ? et la première fois qu'il mentera à cheval puisse je être là pour le voir !

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 8 JUIN, 1844.

## LE GOUVERNEMENT DEMENAGE, ET NOS ECUS AUSSI.

*Ou ce qu'on entend par le tour de bâton tel que prêché d'exemple  
par Maître Dominique premier bâtonniste  
de la Province.*

La translation prochaine des bureaux publics, qui va jeter tant de trouble dans les papperasses officielles causera sans doute aussi de terribles mouvements dans le cœur de bien des belles catarquoises sur le cœur desquelles nos officiers civils, gens qui possèdent beaucoup d'amabilité et de loisirs ont dû faire de désolants ravages. Nous décrirons quelque jour mainte jolie historiette qui nous est venue à propos de cela sur l'aile des indiscrets zéphirs. Pour aujourd'hui nous laisserons

le beau sexe pour ne parler que du vilain et nous conduirons seulement nos abonnés dans une salle basse de la maison du Parlement à Kingston. Tout y est sens dessus dessous ; d'énormes caisses moitié vides, moitié pleines, encombrant les portes et les passages ; au milieu de tout cela les messagers suent à grosses gouttes et sur la sueur se repose et se délaje une épaisse couche de poussière ; cela donne aux pauvres diables un air tout-à-fait constitutionnel ; c'est à dire qu'ils portent sur le front la preuve évidente qu'ils ne volent pas leur argent avec des sinécures.

Tous les messagers, renforcés d'une douzaine de journaliers, sont occupés à déballer d'énormes caisses d'où il tirent d'innombrables tas de vieilles papperasses, de parchemins dont les rats n'ont rongé qu'une partie, (celle qui n'était pas moisie,) de vieux volumes plus ou moins dépareillés, des lambeaux de robes noires, des cadres ci devant dorés, des couverts de pupîtres, des fronçons de plumes etc etc. La plus grande activité règne ; il y en a deux qui travaillent et vingt qui parlent, s'égosillent à donner des conseils ou des ordres.

*Le messager en chef.*—Allons, courage mes enfants ; ne vous inquiétez pas ; vous serez bien payés puisque c'est le pays qui paie ; il est bien nommé pays, en ? qu'en dites-vous ? généreux pays, nous te portons dans notre cœur. Allons courage encore une fois, dépêchez vous à remettre tout en place.

*Un journalier.*—Ah ça m'sieur, dites-nous donc si ce bon commerce-là va durer long-temps ; voici quinze jours qu'on emballe toutes les affaires du gouvernement, qu'on les déballe, qu'on les remballe, qu'on les redéballe ça fait déjà la huitième fois. J'aimerais bien savoir ce que tout ça veut dire.

*Le chef* (d'un air hautain.) Faites votre devoir sans penser, vous serez plus heureux ; ces choses-là, voyez-vous mon ami, c'est des secrets de la politique qu'il ne faut pas dire à tout le monde ; c'est bon pour nous autres les employés en chef de l'administration ; je pourrais vous dire tout ce qui en est, si je voulais, sur les plans de son Excellence ; mais vous ne comprendriez pas ça. C'est de la haute politique.

*2d. Journalier.*—Eh ben c'est toujours curieux que v'la deux semaines que je faisons de la politique sans m'en douter. Ma femme m'avait pourtant bien fait promettre du depuis la révolution de ne plus me mêler de ça ; mais c'est plus fort que soi, quand on aime son pays et qu'on gagne trois chelins par jour.....

*Le chef.*—Cinq chelins vous voulez dire, imbécile.

*2d. journalier*—Tiens, oui, crédiénne que je suis bête ; je me rappelais pas que c'est une autre manigance politique ; je dois dire que je gagne cinq chelins et je n'en reçois que trois ; v'la toujours qu'est drôle.

*Le chef.*—Animal ! tais-toi donc ou je te renvoie ; je t'ai déjà dit que la politique du gouvernement est au-dessus de ta portée et que tu feras mieux de ne pas chercher à la comprendre. Tu sais bien que le gouvernement doit économiser autant que possible et rabattre sur les gages de tout son monde, c'est ce qu'on appelle, vois-tu, l'économie politique ; mais comme il faut que la reine tienne son rang par rapport à la prérogative de la couronne, c'est du sérieux que je te dis-là, on recommande aux gens de dire qu'ils ont plus cher, ainsi, ainsi rappelle toi de ça à peine d'être congédié, prends y garde : si pour t'éprouver et voir si tu fais ton devoir quelque m'sieur venait te demander combien tu gagnes tu dirais cinq chelins.

*2d. Journalier* se grattant l'oreille.—Eh bien oui c'est convenu ; mais j'aime mieux recevoir les cinq chelins.

*Le chef.*—Allons je va te payer et te renvoyer, je vois bien que je ne ferai de toi jamais rien de bon, tu ne comprends rien à la politique, tant pis pour toi, ce n'est pas ma faute.

*2d. Journalier.* — Eh m'sieur, ne vous lâchez pas ; parceque je dis ça entre nous, faut pas croire que je dirai rien devant d'autres, mais je pensais peut-être que le pays qu'est généreux paie les cinq chelins, mais que les gros qui nous emploient pourraient ben se graisser la patte à même nos gages.

*Le chef furieux.* — Voilà ce qu'on gagne à employer les gens ! tu peux t'en aller. Nous ne gardons ici que les gens qui font leur devoir sans questionner. Va-t-en.

*Le journalier,* s'habillant pour s'en aller. — Ma femme avait pourtant, ben raison quand a'me disait de ne plus me mêler à la politique, n'y a que les gros qui y gagnent quelque chose. (*Il sort.*)

*Le chef aux autres journaliers.* — Eh bien vous voyez ce qu'on gagne à ne rien comprendre. Qu'il aille chercher de l'ouvrage ailleurs. Vous autres, profitez de la leçon et faites votre devoir en gens d'esprit sans vous inquiéter d'autre chose ; vous savez bien que les affaires du gouvernement sont arrangées de façon que personne ne peut tromper d'un sou. Allez, la reine n'est pas sottte ; elle découvrirait bien vite si on la trichait d'un sou.

*Un journalier.* — Eh ! ben sûr qu'elle en sait long, sans ça a'ne serait pas ce qu'elle est ; c'est à croire que dans l'élection de la reine on n'rait pas chercher une criature qui ne serait pas la plus rusée de toutes les femelles.

*Le chef.* — En voilà un au moins qui a du bon sens. Mais dépêchons, nous. Achevez-vous de déballer ?

*Un journalier.* — Oui m'sieur, v'la qu'on achève ; n'y a plus que la grande caisse oussqu'est le bois de poêle. (\*) Il me semble que le gouvernement pourrait ben nous donner ça à nous autres pauvres diables au lieu de payer des prix de fous pour faire charroyer ça à Montréal.

*Le chef.* — Encore des observations ! Vous ne comprenez rien à tout cela ainsi taisez-vous. Le bois est très rare cette année à Montréal, et vous devez savoir qu'on n'a pas le droit d'acheter, ni donner, ni vendre ce qui appartient à la reine.

*Le journalier.* — Tiens, c'est vrai, je n'y pensais pas. Ce que c'est que la politique ; pourtant c'est curieux, l'autre jour un des m'sieurs d'en haut, un écrivain m'a fait porter une petite table à la femme de sa maison de pension et ce matin encore il m'a envoyé avec un fauteuil et deux paires de superbes rideaux à une jolie demoiselle qui m'a remercié à n'en plus finir. Et vous même vous m'avez fait porter une armoire à . . .

*Le chef.* — Encore une fois tais-toi ; tu ne comprends pas la loi : ça c'est des meubles, on peut en disposer, mais les immeubles, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas des meubles, on n'y touche pas, sous peine de mort.

*Le journalier.* — Comme il faut prendre garde, ein, quand on fait les affaires du gouvernement ! moi j'aurais soigné comme la prunelle de mes yeux les magnifiques rideaux et les meubles si reluisans, et j'aurais bêtement jeté dans un coin tout ce tas de bois, de ferrailles, de paperasses qu'on nous fait emballer et déballer depuis quinze jours.

*Le chef.* — Les papiers ! misérable, si un seul de ces documents précieux était perdu, tu ne sais pas tous les malheurs qui en résulteraient, des familles ruinées, des hommes emprisonnés, d'autres pendus, et moi renvoyé de ma place !

*Le Journalier.* — Bonté du ciel ! Je commence à avoir peur de travailler ici ;

(\*) Historique. Une des caisses appartenant à l'administration s'étant brisée dans le trajet entre la maison du gouvernement et le bateau-à-vapeur, a montré aux curieux étonnés, un lot de bois de chauffage estimé à 2s. ; le transport à Montréal devait coûter au moins 5s. ! nouveau système d'économie. Peut-être que les propriétaires du bateau et les officiers qui président au déménagement pourraient nous dire quelque chose de cette spéculation-là.

on gagne bien les cinq chelins qu'on dit qu'on a.

Un jeune homme entre bruyamment dans la salle ; il passe rapidement sa main dans ses cheveux ; à la plume qu'il a derrière l'oreille, à son air important et affairé on le reconnaît pour un des écrivains subalternes du gouvernement.

*L'écrivain*, au chef. — Allons, les ordres sont changés, on part pour Montréal, il faut vous dépêcher, mon cher, faites tout remballer en toute hâte ; passez la nuit s'il le faut. Quelle besogne nous avons depuis quelque temps, qu'en dites-vous ! J'espère que le montant qu'on nous allouera pour services extraordinaires nous récompensera bien de ce dur travail. (Il tire sa montre.) Quand on pense qu'il est quatre heures deux minutes, et que j'avais un rendez-vous pour quatre heures ; c'est contrariant ; je vous demande si son Excellence ne pourrait pas remettre ça à une autre fois, les affaires ne vont pas si raide depuis quelque temps qu'on ne puisse retarder encore. Ouf ! je ne sais où donner de la tête, des ordres à donner, le bureau à surveiller, des lettres à copier, des pétitions à jeter au feu, vraiment je devrais avoir quatre bras ou deux cents louis de plus. (il s'assied sur une caisse, tire un cigarre, prend dans une des boîtes un papier qu'il déchire et va à une chandelle pour l'allumer.)

*Le Journalier* allant à lui. — Qu'allez-vous faire ! ah monsieur, des familles ruinées, des hommes perdus et emprisonnés, vous voulez brûler une chose aussi précieuse ! ah mon Dieu !

*L'écrivain*, le repoussant brusquement. — Que veut dire cet imbécile ? c'est un tas de vieilleries qui sont vendues au poids ; M. Dominique est descendu il y a quelque temps pour cette affaire-là il a trouvé que les épiciers de Montréal donnent deux sous de plus par livre que ceux de Kingston.

*Le Messager-en-chef*, tirant l'écrivain à part. — Vous ne devriez pas dire de ces choses devant ces gens-là ; j'ai déjà assez de peine à leur faire entendre raison sur ce que vous savez à propos des gages.

*L'écrivain*. — A propos vous avez eu là une heureuse idée, mais le perfectionnement n'appartient ; c'est moi qui ai imaginé de faire emballer et déballer tous les effets ; cela fera monter le compte des journées de travail. J'ai la main bonne, n'est-ce pas ? si j'avais été membre du cabinet j'aurais voté pour des parlements alternatifs. Si cet arrangement eût été adopté on aurait pu diminuer nos salaires, nous nous serions rattrapés sur les frais de voyage.

*Le chef*. — Pensez-vous par exemple que nous descendions à Montréal à la fin ?

*L'écrivain*. — Oh il n'y a pas de doute à présent ; mais c'est sûrement parce que son Excellence ne peut plus faire autrement et notre aimable chef M. Dominique disait tout haut hier que si l'on suivait son conseil on mettrait le siège du gouvernement à la baie d'Hudson, ce serait le seul moyen de procurer un peu de tranquillité à nous autres pauvres employés publics qui sommes harrassés de pétitions de sollicitations et qui par dessus le marché courons tous les jours risque de perdre nos places. (Il tire sa montre) Ah mon Dieu quatre heures cinq minutes, quelle extravagance ! nous ne sommes tenus de travailler que jusqu'à quatre heures. Heureusement que nous pourrions porter cela sur notre compte de services extraordinaires ; je me sauvé, (il sort et rentre aussitôt) n'oubliez pas de marquer cela, à la date d'aujourd'hui, à chacun cinq heures de travail extra à 3 chelins l'heure.

*Le chef*. — Il est bien aimable ce jeune homme-là et surtout il comprend parfaitement la politique ! (aux journaliers) Vous autres vous allez continuer à emballer soigneusement tous ces précieux objets dans le même ordre que je vous ai déjà montré cinq ou six fois.



*Dilemme.* Le gouvernement ne descendra à Montréal que quand il aura formé un ministère, et il ne formera un ministère que quand il sera descendu à Montréal.

Son Excellence le gouverneur-général assure qu'il n'est jamais en *antagonisme* avec ses ministres. C'est sans doute pour jouir mieux de son commerce agréable que Mr. Draper se tient constamment à Toronto et Mr. Viger à Montréal.

— Chaque jour les journaux de l'administration nous assomment invariablement de cette phrase : « Demain nous pourrons annoncer un nouveau ministère. » Cela ressemble furieusement à l'enseigne du barbier : *Ici demain on rase pour rien.* Et pour ajouter à la ressemblance le gouverneur a tout-à-fait l'air de vouloir nous faire la barbe.

— Il est des gens qui assurent que le vénérable monsieur Viger voyant l'impopularité de sa politique récente a résolu d'abandonner les affaires. En vérité il est désolant de voir une si belle carrière finir aussi mal. Il y a toujours un contraste qui parle en sa faveur; les autres ministres se sont retirés du cabinet avec de l'argent tandis que lui ne se retire avec rien . . . qu'avec un pied de nez.

Son Excellence le gouverneur général dit que le pays peut fort bien se passer d'une administration. L'étourdi ! . . . ne craint-il pas que le peuple finisse par ne se trouver bien gouverné que quand il n'est pas gouverné du tout.

Ah ça il est tems que ça finisse. Depuis quelque tems les gazettes de cette ville sont remplies de nominations; mais pour changer c'est toujours la même personne que l'on nomme; Monsieur Augustin Gauthier fils a été nommé inspecteur d'anatomie; Monsieur Augustin Gauthier fils a été nommé commissaire du recensement; Monsieur Augustin Gauthier fils a été nommé collecteur des impôts sur les marchands ambulants; Monsieur Augustin Gauthier fils a été nommé collecteur des taxes de la corporation. Nous ne trouvons rien à dire à tout cela mais l'autre jour nous avons lu le proverbe suivant crayonné sur le mur d'une maison et nous ne voudrions pas qu'on l'appliquât à l'heureux candidat : *Aux innocents les mains pleines.*

*L'Aurore* dit que Mr. Viger n'a pas sacrifié ses principes. On sait en effet que ce n'est pas un homme à sacrifier rien du tout.

## CONDITIONS.

*Ce Journal Imprime et Publie par*

**N. AUBIN,** REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

Paraît le **SAMEDI.** L'année ou le Vol. se compose de 48 numéros.— Le Prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestres de 16 numéros, d'avance.

Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.— On insère gratuitement tous les articles d'utilités et d'intérêt publics; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 6 sous par ligne.